COMMENT PEUT-ON ÊTRE TRADUCTOLOGUE ?

Lance HEWSON[1]

Abstract: Translation studies has developed so quickly and in so many different directions that it is now difficult for the scholar to keep abreast of what the (inter)discipline has become. This article begins by looking at three examples of how diverse research into translation has become. There is a section on the language of translation studies, one on translation practices, and a third section on areas of research that are situated on – or beyond – the border of translation studies. The second part of the article puts forward a possible framework that could be used as a common denominator to "federate" research in the field and to ensure that the boundaries that distinguish between what is and what is not research in translation remain clearly delineated.

Keywords: translation studies, languages of translation studies, diversity of approaches, translation practices, common framework.

0. Introduction

Le point de départ de la réflexion proposée dans cet article est une constatation : il est de plus en plus difficile de cerner la nature de la traductologie. Cet état de fait est dû à plusieurs facteurs de nature différente : on pense naturellement au foisonnement de la recherche dans le domaine et à la dimension interdisciplinaire que doit comporter toute réflexion sur l'acte de traduire ; il est désormais difficile pour un seul chercheur de suivre ne serait-ce qu'une partie des activités scientifiques dans le domaine ; chacun doit, de nos jours, vivre avec son ignorance partielle (et inévitable) des écrits provenant d'autres aires linguistiques et culturelles. D'où la nécessité d'explorer les éléments qui permettent de circonscrire cette recherche, dont la caractéristique fondamentale est l'hétérogénéité. L'exploration que je propose comportera trois sous-sections, traitant respectivement de la langue de la traductologie, de la question des pratiques, et du débordement hors du domaine. Viendra ensuite une tentative de ramener la réflexion traductologique vers l'essentiel, c'est-à-dire vers les éléments incontournables, non pas pour proposer une traductologie « pure », mais pour établir quelques bases *sine qua non*, l'objet étant de faire en sorte que la discipline que nous appelons « traductologie » soit autre chose qu'un simple fourre-tout, où l'on mettrait toute recherche ayant de près ou de loin un lien, avec la traduction. Précisons pour conclure cette partie liminaire que mon

[1] FTI, Université de Genève, Lance.Hewson@unige.ch.

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)

objectif n'est nullement d'exclure certaines problématiques de la réflexion traductologique, mais de permettre leur intégration dans une réflexion de fond.

1. L'hétérogénéité de la traductologie

1.1. Langue(s) de la traductologie

L'objet de cette section est d'explorer ce que l'on pourrait appeler l'obstacle de la langue. Chose étonnante, les traductologues restent souvent centrés sur des écrits rédigés dans leur langue, sans prendre en compte les recherches issues d'autres langues-cultures. Or, on aurait pu penser que, de toutes les disciplines susceptibles de s'exporter vers l'extérieur et d'être à l'écoute des développements de la recherche menée ailleurs, la traductologie devrait être, sinon la première, du moins l'une des disciplines les plus ouvertes. Cependant, l'analyse de trois phénomènes, à savoir (a) la traduction d'ouvrages traductologiques, (b) les références aux ouvrages rédigés dans d'autres langues, et (c) la mise en avant de problématiques « locales », permet de confirmer que l'enfermement dans une aire linguistique et culturelle constitue bel et bien un obstacle au développement d'une réflexion traductologique qui dépasserait systématiquement ses propres frontières.

Commençons donc par la traduction d'ouvrages traductologiques. Lorsque ceux-ci sont effectivement traduits, les traductions sont souvent publiées bien des années plus tard, si bien qu'on peut s'interroger sur le statut (et sur l'utilité) de ces textes traduits. Les chercheurs ont dû attendre trente-neuf ans avant de pouvoir lire en anglais l'ouvrage de Vinay et Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*. Si, à l'époque de sa publication, ce livre représentait une avancée importante dans ce qui était appelé à devenir la réflexion traductologique, il avait, lors de sa traduction en 1995, plutôt une valeur historique. Pour disposer d'une version anglaise ou française des écrits de Katarina Reiss sur la critique des traductions, les traductologues qui ne lisent pas l'allemand ont dû attendre respectivement vingt-neuf et trente et un ans. Enfin, l'ouvrage de Jiří Levý, *Umění překladu*, datant de 1963, a paru en allemand en 1969 et en anglais seulement en 2011, c'est-à-dire presque un demi-siècle après sa publication en tchèque[2].

Le deuxième phénomène qui mérite notre attention est l'émergence d'un réseau de références à l'intérieur d'une langue-culture. Dans ce réseau, on trouve, bien entendu, des citations d'auteurs consacrés, de diverses origines[3]. Il convient toutefois de signaler la tendance qu'ont les traductologues à prendre appui surtout sur des chercheurs contemporains appartenant à leur propre langue et culture. Or, là aussi, on aurait pu s'attendre à ce que la traductologie,

[2] Il existe, comme toujours, des exceptions à cette norme de non-traduction ou de traduction tardive, le plus notable étant sans doute la parution d'*Après Babel* de George Steiner à peine trois ans après la publication de l'original.

[3] On pense, par exemple, aux écrits de Schleiermacher, qui constituent une référence de base de la réflexion traductologique.

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)

appelée à dépasser les limites d'une seule langue-culture, puise ses références également dans des écrits contemporains rédigés dans d'autres langues. La situation semble exacerbée par l'utilisation de plus en plus fréquente de l'anglais comme langue de rédaction, qui a pour effet pervers de limiter les auteurs cités à celles et ceux qui écrivent en anglais, même si l'on aurait pu légitimement penser que le non-anglophone qui rédige en anglais s'évertuerait à citer ses « propres » sources. À titre d'exemple, les références citées dans le *Handbook of Translation Studies* (de l'éditeur John Benjamins), restent très majoritairement (et, selon l'article, souvent exclusivement) des écrits en anglais[4], avec, comme corollaire, la non-référence à d'autres traditions académiques, de plus en plus minorisées.

Ce cloisonnement des références est étroitement lié un troisième phénomène, à savoir l'imperméabilité relative des divers discours traductologiques, corollaire d'un enfermement dans des problématiques « locales ». On peut constater, tout d'abord, que chaque mouvance a ses références favorites. Une comparaison entre les traductologies anglo-saxonne et francophone l'illustre bien : tandis que la paire *domestication / foreignization* semble être devenue une référence quasi incontournable dans le monde de la traductologie anglo-saxonne, obsédée par ailleurs par l'« invisibilité » du traducteur, la traductologie francophone manifeste un intérêt quasi maladif pour l'opposition entre « sourciers » et « ciblistes »[5]. La linguistique hallidayienne et les maximes de Grice reviennent régulièrement dans le discours anglo-saxon, tandis que certains auteurs francophones se tournent plutôt vers une linguistique contrastive d'inspiration culiolienne (absente de l'aire anglo-saxonne), et d'autres encore rejettent toute référence à la linguistique[6]. La traductologie anglophone s'inspire largement des approches descriptives (*e.g.* Toury, 1995 ; Hermans, 1999) tout en s'intéressant aux approches fonctionnalistes, et en particulier à la théorie du skopos. Cette dernière n'a toujours pas percé dans le monde francophone, en dépit des efforts de chercheurs comme Élisabeth Lavault-Olléon (2004). Parallèlement, les premiers fonctionnalistes germanophones étaient sans doute eux aussi ignorants des avancées épistémologiques dans les pays francophones : les premières recherches comportant une orientation fonctionnaliste sont dues à la plume de Jean-René Ladmiral, qui, déjà en 1979, évoquait le « choix fondamental concernant la finalité de la traduction » ([1979] 1994 : 19).

On objectera sans doute que ce survol est caricatural, dans la mesure où il ne fait pas mention des écrits qui intègrent les dernières recherches issues de

[4] L'analyse d'un tiers (58) des articles révèle que 86 % des écrits cités sont en anglais (le deuxième résultat étant le français, avec un peu moins de 7 % des écrits cités).

[5] La paire *domestication/foreignization* est théorisée par Venuti dans son ouvrage intitulé *The Translator's Invisibility* (1995). Sur l'opposition sourcier-cibliste, voir Hewson (2004).

[6] Concernant l'aire anglo-saxonne, voir à titre d'exemple Baker, ([1992] 2011). On peut en français comparer les travaux de Guillemin-Flescher (1981) avec les recherches menées à l'ÉSIT (*e.g.* Seleskovitch et Lederer, 1986).

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)

langues et traditions bien différentes. Certes. Cependant, il faut bien admettre qu'il existe des références consacrées qui forment la base d'une orientation traductologique. Même si l'on ne peut nier une certaine ouverture vers l'extérieur, les réflexions traductologiques tendent partiellement à rester en vase clos, reproduisant et retravaillant leurs propres discours. C'est cette situation de non-échange partiel, d'imperméabilité, qui donne l'impression d'un domaine éclaté, voire de l'existence de « traductologies » au pluriel.

1.2. La multiplication des pratiques

L'image traditionnelle du traducteur a été bouleversée par l'avènement des nouvelles technologies. Les pratiques ont sans doute toujours été très diverses, correspondant à des besoins variés et portant sur des textes de nature très différente. Or, on assiste aujourd'hui à telle multiplication des pratiques qu'il incombe au chercheur de se demander si le terme « traduction » (et, partant, si la réflexion traductologique) peut couvrir toutes ces activités. Il convient d'évoquer en premier lieu toute une série de prestations essentiellement gratuites. La traduction collaborative, certes une pratique ancienne (O'Brien, 2011), a pris son envol avec les possibilités offertes par l'Internet. S. O'Brien évoque trois domaines impliqués dans ce type d'opération. La traduction commerciale fait de plus en plus souvent appel à des collaborations afin de faire face à l'accroissement de la demande et aux délais de plus en plus courts. Elle se pratique aussi au profit d'actions de type humanitaire (comme on l'a vu à la suite du tremblement de terre en Haïti) ou de type social (traductions de jeux ou de produits audiovisuels) et, enfin, pour des motivations purement personnelles (on pense en particulier à la traduction militante).

Deux formes particulières de la traduction collaborative révèlent la manière dont ces pratiques révolutionnent la traduction (Froeliger, 2013). Il s'agit d'une part de la production participative, désignée communément par son nom anglais de *crowdsourcing*, où de nombreuses personnes travaillent indépendamment et de façon anonyme sur une traduction, et d'autre part du sous-titrage amateur ou *fansubbing*.

D'autres phénomènes méritent une place dans ce catalogue de nouvelles pratiques, dont il sera plus amplement question ci-après (section 2.4.). La présence de plus en plus massive de la traduction automatique, surtout lorsqu'elle s'emploie sans vérification par un traducteur humain, est une réalité de l'Internet d'aujourd'hui. Soulignons également les pressions qui peuvent s'exercer sur les professionnels, qui doivent travailler dans des conditions de plus en difficiles. Par ailleurs, l'utilisation de l'anglais comme *lingua franca* transforme la nature des textes-source et donne lieu à des traductions souvent de qualité inférieure (Hewson, 2013).

Enfin, comme le souligne L. Davier (2013), il existe des métiers où l'on assure un « transfert interlinguistique et interculturel », tout en refusant d'assimiler cette pratique à la traduction.

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)

1.3. Un risque de dispersion

L'objet de cette section est d'attirer l'attention sur les risques qui s'associent à l'évolution de la recherche dans le domaine. En effet, la réflexion sur les pratiques traductives s'est progressivement élargie depuis son orientation traditionnelle (vers la traduction de textes sacrés, philosophiques ou littéraires) pour englober tout ce qui est traduction pragmatique, puis s'étendre vers des domaines où le rôle et l'importance de la traduction avaient été minorés, voire ignorés. Ainsi, à partir des années 1980, on s'est intéressé à l'incidence que la traduction pouvait avoir sur la réception de textes, et à son pouvoir de manipulation. De telles observations allaient de pair avec des propositions de traduire autrement, d'élaborer des stratégies de traduction en accord avec une mouvance ou une pensée particulière (post-colonialiste ou féministe par exemple). Ces premières évolutions ont été suivies d'autres, correspondant à une prise de conscience de la présence massive de la traduction dans de nombreux domaines de la vie contemporaine[7]. Cependant, il convient de s'interroger à la fois sur la manière dont on peut incorporer de nouveaux axes de recherche dans la discipline, et sur le risque de dispersion que cela pourrait entraîner. Je commente ci-après trois de ces axes tout en mettant en évidence les problèmes épistémologiques qu'ils peuvent poser.

Le premier axe que je souhaite commenter est celui du traducteur « naturel », à savoir le bilingue qui, de temps à autre, pratique la traduction dans une situation de médiation linguistique[8]. Selon R. Antonini (2011), la plupart des études pertinentes portent sur des enfants bilingues, et les traductologues, lorsqu'ils en parlent, critiquent ce type de médiation en soulignant le danger qu'il représente pour la profession. Ce cas semble effectivement remettre en cause les limites de la traductologie, car même si la recherche porte sur des manifestations d'un transfert linguistique, on peut légitimement poser la question de la pertinence de la réflexion que l'on peut mener sur une activité dont les protagonistes sont aussi éloignés du domaine habituel de la traductologie. Comment problématiser une opération menée sans aucune garantie de qualité, dans des conditions difficilement contrôlables ? Comment mener des études quantitatives ou qualitatives susceptibles de déboucher sur des résultats exploitables dans une optique traductologique ? Ou pour poser la question autrement : comment élargir l'assiette de la traductologie afin d'incorporer des recherches de ce type ?

Le deuxième axe soulève des questions analogues : il s'agit de la traduction automatique publiée sans vérification par un traducteur humain. Le

[7] Parmi les mouvements les plus marquants on peut citer l'école de la manipulation (*e.g.* Hermans, 1985), le tournant culturel (*e.g.* Snell-Hornby, 2006), et les mouvances post-colonialistes (*e.g.* Bassnett et Trivedi, 1999) et féministes (*e.g.* von Flotow, 1997).

[8] R. Antonini (2011) fait valoir que la recherche porte et sur la traduction et sur l'interprétation. Je limite mes commentaires à la première.

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)

cas est à première vue différent, car il s'intègre tout naturellement dans la recherche en traduction automatique, qui relève, bien entendu, de la traductologie. Le problème se pose lorsque des textes générés automatiquement se retrouvent dans des corpus examinés en dehors du cadre de la traduction automatique. Ces textes sont incontestablement des traductions, mais risquent de brouiller les analyses que l'on est susceptible de mener. Il faut bien trouver la parade.

Le dernier axe que je souhaite commenter est celui des travaux sur la traduction vue dans l'optique du voyageur. Ces travaux, explique M. Cronin (2013), s'intéressent au rapport que le voyageur entretient (ou, surtout, n'entretient pas) avec d'autres langues. Certaines problématiques étudiées ont un lien direct avec des thématiques de recherche déjà bien balisées : dans son article, M. Cronin évoque, par exemple, la réception dans d'autres langues de récits de voyages italiens, et la manière dont certains écrivains italiens contemporains incorporent les tropes du voyage et de la traduction dans leurs écrits. D'autres problématiques, en revanche, se situent sur (ou au-delà de) la frontière entre la traductologie proprement dite et la sociolinguistique, comme, par exemple, le mythe de la transparence du langage ou le rapport entre langage et pouvoir (Cronin, 2013). Des problématiques de type linguistique et sociolinguistique dominent la réflexion lorsque l'on s'intéresse à la manière dont le voyageur prend ses repères et (ne) communique (pas) dans un pays où il ne maîtrise aucunement la ou les langues locales. S'il existe ici un lien avec la traduction, il reste ténu, si bien que l'on ne peut pas exclure un risque de débordement et de dispersion : le rôle de la traduction est minoré, car elle est désormais considérée comme un simple phénomène qui peut intervenir dans un contexte de voyage.

La question est donc posée : comment identifier un noyau dur et incontournable, un *sine qua non* de la réflexion traductologique ? Je tenterai de répondre à cette interrogation dans la deuxième partie de cet article.

2. Esquisse de quelques éléments incontournables d'une réflexion traductologique

S'il est un facteur qui illustre la difficulté de la recherche traductologique à notre époque, c'est bien la multiplication des pratiques. Celles-ci vont jusqu'à ce que l'on pourrait appeler la « non-traduction », une pratique qui servira de point de départ à la réflexion que je propose de mener dans cette seconde partie de mon article. L'exemple que je souhaite commenter est un panneau publicitaire pour une bière croate, dont le nom (« Ožujsko ») est difficile à prononcer pour les non-slavisants. Le slogan affiché sur le panneau, rédigé en anglais à l'intention des touristes, vise à expliciter cette difficulté. On voit en arrière-plan une île en pleine mer surmontée d'un phare, et, au premier plan, une bouteille de bière, dont le nom est bien visible. Le slogan proclame : « Difficult to tell, but tastes so well », suivi d'une indication phonétique de la prononciation

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)

du nom. Notons d'abord que le texte n'est pas le travail d'un anglophone : il est bien entendu incorrect sur le plan grammatical et, surtout, il ne remplit pas sa fonction, car au lieu d'expliquer que la bière a bon goût en dépit de la difficulté de prononciation, le slogan informe le consommateur qu'il est difficile de savoir si cette bière a bel et bien bon goût. Or, en réalité, nous sommes confrontés à une traduction qui, selon toute vraisemblance, n'en est pas une. Aucun texte-source n'est disponible, cela va de soi. En outre, il est très probable que le slogan a été rédigé directement en anglais, certes à partir d'une idée discutée en croate, mais réalisé grâce à une production « directe » en langue étrangère, dont la part de traduction reste incertaine. Cependant, comment prétendre que le résultat soit autre chose qu'une traduction ? Cet exemple, pour curieux qu'il soit, a le mérite de montrer la nécessité de développer la vision large de l'opération traduisante que nous devons surtout aux premiers fonctionnalistes. Il s'agira de revisiter l'ensemble de cette opération, en mettant l'accent sur les cinq « pôles » qui s'avèrent indispensables eu égard aux évolutions de la traductologie et des pratiques traductives esquissées ci-dessus. La réflexion qui suit part, donc, de l'enclenchement de l'opération de traduction pour arriver à la problématique du texte-cible.

2.1. L'enclenchement de l'opération de traduction

Cette première sous-partie doit donc beaucoup aux travaux des fonctionnalistes, les premiers théoriciens à avoir relevé l'importance des facteurs qui précèdent l'acte traductif proprement dit. Déjà en 1984, J. Holz-Mänttäri identifiait les actants qui interviennent en amont du dit acte, à savoir l'initiateur, le donneur d'ordre et le producteur du texte-source. Son travail se situant dans le cadre de la théorie de la communication et de la théorie de l'action, elle met en avant certaines motivations qui sous-tendent la demande de traduction. Elle évoque, en l'occurrence, le besoin de traduire comme facteur enclenchant de l'opération traduisante. La mise en évidence du besoin de traduire permet non seulement de mieux explorer certaines facettes de cette opération, mais aussi d'élargir la palette de pratiques auxquelles la réflexion traductologique s'intéresse. Cependant, après avoir commenté un exemple de pratique nouvelle vu dans le prisme du besoin de traduire, je constaterai qu'il faudrait regarder au-delà du seul besoin afin d'encadrer d'autres pratiques traductives.

La première pratique que je souhaite commenter découle de l'avènement des nouvelles technologies. Il s'agit d'une variation de la traduction collaborative, prenant la forme de traductions faites dans l'urgence absolue par des traducteurs bénévoles et non-professionnels, dont le but est de contourner la censure et de donner aux utilisateurs des réseaux sociaux des informations concernant l'actualité. Un exemple parlant est celui des événements de 2013 en

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)

Turquie, avec les manifestations à Istanbul, au Parc Gezi. Selon E. Ertan[9], les traductions de ce type ne sont pas de bonne qualité, mais atteignent néanmoins leur but, en assurant un flux ininterrompu d'informations non-officielles concernant la répression policière. Il est clair que la situation sur le terrain, qui évoluait d'heure en heure, n'aurait pas permis d'envisager d'autres démarches de traduction. C'est le fait même de définir le besoin particulier qui permet au chercheur de mener une réflexion traductologique sur cette activité, car il devient ainsi possible de repenser les critères normaux de réception des textes et, en particulier, le critère qualité.

Ce premier exemple permet de confirmer que le besoin, comme le fait valoir J. Holz-Mänttäri, motive et enclenche l'opération de traduction. Cependant, dans bien des cas, aucun besoin proprement dit n'est constaté lorsque nous sommes en présence d'une obligation de traduction. On peut prendre comme exemple la base de données de l'Organisation mondiale du commerce, qui contient quelques 100.000 documents (originaux et traductions) rédigés dans les trois langues officielles de l'organisation. Il y a obligation de traduire et tout y est effectivement traduit. On constate, par conséquent, que le résultat (c'est-à-dire la traduction) préexiste l'éventuelle demande de traduction, et cette dernière, quelle que soit la personne ou l'instance qui la formule, ne peut avoir aucune influence sur le déroulement de l'opération traduisante, qui reste une affaire interne à l'organisation. Nous sommes passés du besoin absolu à l'absence de besoin.

2.2. La tension du traduire

La tension enclenchée par le processus de traduction a été envisagée de manière assez différente par un certain nombre de traductologues. Pour certains, la tension est un état vécu par le traducteur. Selon G. Steiner, la tension est source de « bonne traduction » (1978 : 362) lorsque « la dialectique de l'impénétrable et de la progression, de l'étrangeté irréductible et du terroir ressenti n'est pas résolue mais demeure expressive ». P. Newmark (1981 : 45) décrit en termes de tension le conflit entre la capacité d'imagination (*fantasy*) du traducteur et le bon sens qui l'aide à écarter des hypothèses de traduction irréalistes. Pour d'autres, la tension résulte de la situation de traduction : J. Martin (1982 : 369) évoque le « rapport de tension visant à articuler deux langues-cultures ». Cependant, ces observations, pour intéressantes qu'elles soient, restent elliptiques et invitent à une exploration plus poussée.

Il convient dans un premier temps de souligner que la tension, telle que je l'envisage, n'est pas l'apanage du traducteur, mais correspond à une caractéristique fondamentale de l'opération traduisante. Elle reste à l'état latent jusqu'au déclenchement de cette dernière et tient à divers facteurs. D'un point

[9] « Être ou ne pas être professionnel, telle est la question : les traductions sur des réseaux sociaux », communication présentée lors de la deuxième journée du colloque international « Traduire pour le grand public » (Genève, le 14 septembre 2013).

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)

de vue général, elle résulte de la volonté de faire une place à l'« autre » en tenant compte de la non-correspondance entre codes émetteur et récepteur (Martin, 1982) et de la nécessité de négocier une solution *ad hoc* qui correspond aux besoins de la situation (et de la commande) de traduction. Elle s'exprime aussi par la potentialité qui plane entre un texte-source, en attente d'une lecture-interprétation-traduction, et les multiples versions que le traducteur pourrait envisager de proposer en langue-cible. Elle est vécue par les divers actants de l'opération traduisante (initiateur, donneur d'ordre, traducteur, éditeur, réviseur…), chacun selon son rôle et ses possibilités. Elle n'est pas entièrement résolue par la publication du texte-cible, car celui-ci n'est jamais définitif, pouvant être à tout moment modifié ou supplanté par une nouvelle traduction. Enfin, la tension peut s'installer chez certains lecteurs avertis, conscients qu'ils lisent une traduction, qui est tout sauf l'original (Mounin, [1955] 1994).

L'intérêt d'incorporer l'idée de tension dans le cadrage proposé réside dans son caractère permanent. Dans cette optique, une traduction porte les traces de la tension qui l'a vue naître, témoin de son statut non-permanent, rappel de l'espace de retraduction qui l'investit. La tension, en outre, permet de mieux comprendre ce qui relie la traduction-opération à la traduction-produit (Ladmiral, [1979] 1994). Enfin, elle s'avère particulièrement utile lorsque l'on envisage d'un œil critique le produit de la traduction automatique statistique.

2.3. Le cadre traductif

Le cadre traductif comporte tous les facteurs qui, pris ensemble, font en sorte que chaque acte de traduction est unique. Il est constitué de nombreux éléments objectifs : notons tout d'abord le lieu où exerce le traducteur, la période (historique, actuelle) pendant laquelle le travail est exécuté, les deux langues (au moins) utilisées. Le texte-source fait lui aussi partie de ce cadre, avec ses difficultés, et, éventuellement, ses incompréhensibilités (Hewson, 2013). Il faut aussi prendre en compte l'accès qu'a le traducteur aux outils informatiques adéquats, ainsi qu'aux informations nécessaires pour mener à bien sa tâche. Deux éléments en aval ont aussi leur importance : le support de publication ainsi que le lectorat visé. Par ailleurs, toute demande de traduction est en principe accompagnée d'un échéancier, d'une commande spécifique de traduction et d'une promesse de rémunération. Enfin, on n'oubliera pas les éléments subjectifs, c'est-à-dire les faits et gestes des personnes directement concernées en amont (initiateur, donneur d'ordre) et en aval (éventuellement initiateur et donneur d'ordre, puis réviseur (Pergnier, 1990), éditeur…). La simple énumération des éléments du cadre met en lumière les difficultés du traductologue, qui peut rarement accéder à certains documents (la commande de traduction par exemple) ou à certaines personnes (l'initiateur…), et qui, partant, peut difficilement procéder à une pondération de l'importance de chaque élément. Cependant, puisque chaque élément est potentiellement intéressant et doté d'un certain pouvoir explicatif, le cadre de traduction reste un pôle de

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)

référence important. Comment, par exemple, comprendre la nature de certaines traductions qui sont des succès de librairie sans pouvoir analyser les circonstances dans lesquelles elles ont été réalisées[10] ? Enfin, même si l'on n'a pas les moyens d'accéder à toutes les informations pertinentes, le cadre de traduction fonctionne comme un rappel de la complexité de l'opération traduisante.

2.4. Le traducteur et l'acte traductif

Il a été brièvement question ci-dessus de réflexion traductologique menée en dépit de l'absence de traducteur humain ou d'acte traductif selon l'acception habituelle. L'objet de cette constatation était de rappeler que, ces dernières années, le spectre de la traduction s'est beaucoup élargi. Cependant, il reste acquis que l'acte traductif proprement dit ainsi que l'acteur principal, le traducteur, occupent toujours la place centrale de la réflexion traductologique. En effet, les travaux ne cessent de progresser : le travail sur les processus de traduction et le développement des recherches cognitivistes représentent sans doute les avancées les plus intéressantes de ces dernières années. Puisqu'il ne serait pas possible, dans le cadre de cet article, de décrire et d'évaluer ces orientations, je me limiterai à ce qui me semble essentiel dans ce pôle, à savoir la difficulté de construire un modèle susceptible de rendre compte des variations prévisibles – ou simplement possibles – des prestations d'un traducteur lambda.

Trois paramètres fondamentaux peuvent déjà éclairer cette difficulté. Comme je le note ailleurs (Hewson, 2010), tous les traducteurs n'ont pas les mêmes compétences, et certains n'ont de traducteur que le nom. Dans ces conditions, il est difficile, voire impossible, d'identifier un vrai « traducteur lambda », car chacun a été formé selon des facteurs trop nombreux à paramétrer (éducation, exposition aux langues étrangères, maîtrise effective de la langue maternelle, expérience professionnelle…). Par ailleurs, la nécessité économique de travailler vers la langue B ou la langue C peut avoir un impact (très) négatif sur le travail fourni. Enfin, les multiples conditions mentionnées sous 2.3. peuvent elles aussi transformer une tâche abordable (pour un traducteur compétent) en défi insurmontable (notamment en cas d'échéance raccourcie, de rémunération insuffisante, de texte-source mal rédigé sans que l'on puisse contacter son auteur…).

Chaque acte traductif est unique : on peut, certes, postuler l'existence de facteurs repérables et récurrents, mais on reste partiellement démuni par la spécificité de chaque occurrence réelle de traduction.

[10] Les conditions dans lesquelles le dernier roman de D. Brown, *Inferno*, a été traduit sont aujourd'hui bien connues et détaillées sur des sites Internet. Voir par exemple http://www.lexpress.fr/culture/livre/operation-dan-brown-mission-inferno_1250427.html (dernière consultation le 15 juillet 2015).

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)

2.5. La problématique du texte-cible

Il est tentant de voir dans le texte-cible un objet presque banal, dont les liens avec la source et avec l'opération qui a permis la transformation de celle-ci en nouveau texte se sont distendus. Cette banalisation tient à deux causes. L'omniprésence des traductions est devenue un phénomène normal du fait de l'attente, née avec l'ère Internet, que tout soit (immédiatement) traduit. Par ailleurs, G. Toury (1985 : 19) ne s'est pas trompé lorsqu'il a déclaré que les traductions sont le fait d'un seul système, c'est-à-dire le système cible, dans la mesure où elles s'insèrent dans ce système, s'y font une place et y mènent une nouvelle existence, d'une manière indépendante par rapport au texte-source. En outre, pour le lecteur d'une traduction, l'original est (en principe) inaccessible et (toujours en principe…) correspond à un texte dont il n'a pas besoin. Il convient, pourtant, de poser une question très simple : le traductologue peut-il s'aligner sur cette position, somme toute assez confortable ?

Comme tout ce qui touche à la traduction, la réponse à la question posée n'est pas simple. En effet, il semble absurde d'investir du temps et des ressources pour explorer la manière dont certains textes, d'importance mineure, ont été traduits. Le travail de « traducteurs » incompétents ou de logiciels mal maîtrisés donne à sourire, mais ne semble guère mériter une exploration approfondie. Cela dit, en l'absence d'un outil permettant de décider si oui ou non un texte revêt une « valeur » ou une « importance », et pour éviter toute dérive idéologique qui pourrait conduire à l'exclusion d'office d'un type de texte ou d'un cadre traductif, il semblerait logique de prôner une traductologie ouverte mais *restrictive*, où le type d'analyse menée serait en adéquation avec les enjeux attribués au texte-cible.

Si l'on décide de procéder à l'examen détaillé d'une traduction, deux paramètres sont à prendre en compte. Il convient, d'une part, de situer la traduction dans le cadre de sa production (les quatre premières étapes esquissées ci-dessus) et, d'autre part, de porter sur celle-ci le regard extérieur du traductologue-critique, qui procède à partir de sa propre lecture-interprétation du texte-source (Hewson, 2011). Ce double mouvement permet de voir la traduction pour ce qu'elle est : d'abord, un objet complexe qui représente un texte qui incarne tous les conflits inhérents à sa production ; ensuite, le nouveau représentant d'un texte préexistant dont il a accaparé l'identité ; et, enfin, un aboutissement choisi parmi d'autres aboutissements possibles, porteur de l'interprétation que le traducteur (ou ceux qui ont pu intervenir à la fin de l'opération traduisante, modifiant ainsi le travail rendu) a souhaité donner au texte-source.

3. Conclusion

Le point de départ de cet article était le constat de l'hétérogénéité de la recherche en traduction et des risques de dispersion ou d'éclatement qui s'y associent. Un cadrage sous la forme de cinq étapes ou pôles fondamentaux a été

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)

proposé pour la réflexion traductologique. Ce cadrage devrait permettre soit de comprendre la nature marginale de certaines orientations de la recherche (le « traducteur naturel » par exemple), soit de donner des repères permettant de mieux orienter la réflexion. Il me semble que les deux autres exemples donnés dans la section 1.3. relèvent de la seconde perspective. En effet, la traduction vue dans l'optique du voyageur peut être intégrée dans une réflexion de fond, qui porte sur les cinq étapes présentées, à partir de l'enclenchement de l'opération de traduction jusqu'à la problématique du texte-cible. Comprendre la genèse de la traduction, explorer la tension du traduire, se pencher sur le cadre, sur l'acte et sur le traducteur, c'est justement se donner les moyens de problématiser un texte-cible qui, vu en dehors de sa situation de production, peut sembler dénué d'intérêt. Le cas particulier de la traduction automatique sans vérification par un traducteur humain peut être compris dans la perspective des motifs qui ont conduit à son utilisation et des conditions spécifiques de son déroulement, afin d'explorer les critères de qualité qui peuvent être appliqués pour juger du résultat.

Enfin, le cadrage proposé permet de mieux maîtriser l'hétérogénéité qui, à tout moment, menace la cohérence de la traductologie. Les perspectives de recherche sont ainsi consolidées et le chercheur peut – en adaptant la célèbre phrase de la Lettre XXX des *Lettres persanes* - convenir qu'être traductologue est « une chose bien extraordinaire »[11].

Bibliographie

Antonini, Rachele (2011) : « Natural Translator and Interpreter ». In *Handbook of Translation Studies*, Volume 2, 102-104. Amsterdam et Philadelphia, John Benjamins.

Baker, Mona ([1992] 2 011) : *In Other Words. A Coursebook on Translation*. Londres et New York, Routledge.

Bassnett, Susan et Harish Trivedi (dir.) (1999) : *Post-colonial Translation. Theory and Practice.* Londres et New York, Routledge.

Cronin, Michael (2013) : « Travel and translation ». In *Handbook of Translation Studies*, Volume 4, 194-199. Amsterdam et Philadelphia, John Benjamins.

Davier, Lucile (2013) : « Le rôle du transfert interlinguistique et interculturel dans la coconstitution d'un problème public par les agences de presse : le cas de la votation antiminarets. » Thèse de doctorat : Université de Genève, Faculté de traduction et d'interprétation. http://archive-ouverte.unige.ch/unige:33847.

Flotow, Luise von (1997) : *Translation and Gender. Translating in the "Era of Feminism"*. Manchester et Ottawa, St. Jerome Publishing et University of Ottawa Press.

Froeliger, Nicolas (2013) : *Les noces de l'analogique et du numérique : de la traduction pragmatique*. Paris, les Belles Lettres.

[11] Les idées exprimées dans cet article ont été présentées lors du colloque « La Traductologie : comment la définir ? » qui s'est déroulé à l'Université de Mons le 13 décembre 2013. Je tiens à remercier Mathilde Fontanet de se relecture attentive de la version écrite.

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)

Guillemin-Flescher, Jacqueline (1981) : *Syntaxe comparée du français et de l'anglais*. Gap, Ophrys.
Hermans, Theo (dir.) (1985) : *The Manipulation of Literature. Studies in Literary Translation*. Londres et Sydney, Croom Helm.
Hermans, Theo (1999) : *Translation in Systems. Descriptive and System-oriented Approaches Explained*. Manchester, St Jerome Publishing.
Hewson, Lance (2004) : « Sourcistes et cibliers ». In Ballard, Michel et Hewson, Lance (dir.), *Correct/Incorrect*. Arras, Artois Presses Université, 123-134.
Hewson, Lance (2010) : « Ethics and choice ». In Pagnoulle, Christine (dir.) *Sur le fil - traducteurs et éthique, éthiques du traducteur*. Liège, Université de Liège, 21-30.
Hewson, Lance (2011) : *An Approach to Translation Criticism.* Emma *and* Madame Bovary *in translation*. Amsterdam et Philadelphia, John Benjamins.
Hewson, Lance (2013) : « Is English as a Lingua Franca Translation's Defining Moment ? »*The Interpreter and Translator Trainer* 7(2), 257-77.
Holz-Mänttäri, Justa (1984) : *Translatorisches Handeln : Theorie und Methode.* Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia.
Ladmiral, Jean-René ([1979] 1994) : *Traduire : théorèmes pour la traduction.* Paris, Gallimard.
Lavault-Olléon, Elisabeth (2004) : « La théorie du Skopos en traduction littéraire et pragmatique : éclairages et contradictions ». In Bandry, Michel et Maguin, Jean-Marie (dir.) *La Contradiction*. Montpellier, Publications Montpellier 3, 65-84.
Levý, Jiří (1963) : *Umění překladu*. Prague, Ceskoslovensky spisovatel. Traduit par Schamschula, Walter (1969) : *Die literarische Uebersetzung : Theorieeiner Kunstgattung.* Frankfurt am Main et Bonn, Athenaeum Verlag. Traduit par Corness, Patrick (2011) : *The Art of Translation*. Amsterdam et Philadelphia, John Benjamins.
Martin, Jacky (1982) : « Le concept de traduction ». *Meta* 27(4), 357-374.
Mounin, Georges ([1955] 1994) : *Les Belles Infidèles*. Lille, Presses Universitaires de Lille.
Newmark, Peter (1981) : *Approaches to Translation*. Londres, Pergamon Press.
O'Brien, Sharon (2011) : « Collaborative Translation ». In *Handbook of Translation Studies*, Volume 2, 17–20. Amsterdam et Philadelphia, John Benjamins.
Pergnier, Maurice (1990) : « Comment dénaturer une traduction ». *Meta* 35(1), 219-225.
Reiss, Katherina (1971) : *Möglichkeiten und Grenzen der Übersetzungskritik*. Munich, Max Hüber. Traduit par Rhodes, Erroll F. (2000) : *Translation Criticism – The Potentials and Limitations : Categories and Criteria for Translation Quality Assessment.* Manchester, St JeromePublishing. Traduit par Bocquet, Catherine (2002) : *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites.* Arras, Artois Presses Université.
Seleskovitch, Danica et Lederer, Marianne (1986) : *Interpréter pour traduire.* Paris, Didier Érudition.
Snell-Hornby, Mary (2006) : *The Turns of Translation Studies. New Paradigms or Shifting Viewpoints?* Amsterdam et Philadelphia, John Benjamins.
Steiner, George (1975) : *After Babel : Aspects of Language and Translation*. New York et Londres, Oxford University Press. Traduit par Lotringer, Lucienne (1978) : *Après Babel : une poétique du dire et de la traduction*. Paris, A. Michel.
Toury, Gideon (1985) : « A Rationale for Descriptive Translation Studies ». In Hermans, Theo (dir.) *The Manipulation of Literature. Studies in Literary Translation*. Londres et Sydney, Croom Helm, 16-41.
Toury, Gideon (1995) : *Descriptive Translation Studies.* Amsterdam et Philadelphia, John Benjamins.

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)

Venuti, Lawrence (1995) : *The Translator's Invisibility. A History of Translation.* Londres et New York, Routledge.

Vinay, Jean-Paul et Darbelnet, Jean ([1958] 2003) : *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*. Paris, Didier. Traduit par Sager, Juan C. et Hamel, Marie-Josée (1995) : *Comparative Stylistics of French and English : A Methodology for Translation.* Amsterdam et Philadelphia, John Benjamins.

BDD-A23045 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 09:38:42 UTC)